X — *Epître à M. Prendergast, après avoir lu "Un soir d'automne,"* [1]

Par PIERRE J. O. CHAUVEAU.

(Lu le 30 mai 1885.)

Lorsque m'est parvenu votre charmant envoi,
J'étais encor malade et retenu chez moi.
On m'avait interdit écriture et lecture ;
Mais — vous le devinez car c'est dans la nature —
Par cet arrêt cruel vous n'avez rien perdu,
Et votre œuvre eut l'attrait de tout fruit défendu.

Vous êtes au printemps, et vous chantez l'automne !
Et moi, qui vois venir les plus sombres hivers,
Du caprice dictant le sujet de vos vers
Si tristes et si doux à bon droit je m'étonne !

Mais l'homme est ainsi fait : il aspire toujours
A de nouveaux bonheurs, et les veut à rebours
Du lieu, de la saison, de l'âge ou de l'année ;
La joie à peine éclose est bientôt dédaignée ;
Heureux à faire envie on cherche un autre sort ;
L'avenir a raison, le présent seul a tort.

Voilà comment se font tant d'étranges contrastes ;
Pourquoi l'on se surprend, aux jours les plus joyeux.
L'âme tout assombrie, et des pleurs dans les yeux ;
Pourquoi souvent on rit aux jours les plus néfastes ;
Pourquoi l'on voit partout pauvres en belle humeur,
Riches livrés en proie à l'amère douleur,
Jeunes gens tout rêveurs, pleins de mélancolie,
Vieillards qu'agite encor la joyeuse folie.

Vous n'êtes point, je sais, de ces pleureurs à froid
Qui se font un métier d'une peine factice,
Qui tremblent sans avoir au cœur le moindre effroi,
Taxant à tout propos le destin d'injustice.

---

[1] Cette pièce fut écrite quelques semaines après le grave accident qui faillit coûter la vie à l'auteur, en 1881.

Vous avez du malheur ressenti l'aiguillon ;
Sur votre front si jeune où brille le génie
Déjà les lourds chagrins ont tracé leur sillon ;
Et la douleur en vous fit naître l'harmonie.

Mais qu'on aime à souffrir lorsqu'on souffre à son gré !
L'on formule soi-même un programme à sa peine :
La nature riante est pour nous trop sereine ;
Trop riche est à nos yeux le nuage empourpré ;
Dédaignant fièrement amour, printemps, jeunesse,
On cultive avec soin le doute et la tristesse ;
Et l'on va se drapant dans de sombres manteaux ;
Et l'on suit tout pensif le sentier des tombeaux.

Puis, quand de vrais malheurs ont ravagé notre âme,
Quand le funèbre glas ne cesse de sonner,
Quand nos derniers amis vont nous abandonner,
Quand notre esprit n'est plus qu'une tremblante flamme,
On se reprend à vivre, et, malgré les soucis,
Au temps impitoyable on demande un sursis :
Encore une saison, encore une récolte !
On voudrait rattraper printemps, jeunesse, amour !
Contre la vieille loi l'homme en vain se révolte :
Jeunesse, amour, printemps sont passés pour toujours.

Pour toujours ? oh ! non pas ; il est une autre vie
Où l'automne sévère au printemps se marie.
Là le bonheur est fait de nos chagrins passés ;
L'amour est infini, la jeunesse éternelle ;
Les doutes sont vaincus, les remords effacés ;
Sans nous enorgueillir notre gloire étincelle ;
Près du nôtre s'élève un trône plus brillant,
Sans nous humilier ; l'opprimé triomphant
Pardonne à l'oppresseur ; celui dont nos largesses
Soulageaient la misère est au sein des richesses ;
Et les riches cruels, qui n'eurent ici-bas
Tendresse ni pitié, sont ceux qu'on n'y voit pas.

Que sont, auprès du ciel, les spectacles terrestres,
Les vallons de la Grèce ou les scènes alpestres ?
Dans les bosquets divins aux rameaux élancés
S'avancent lentement les chastes fiancés.
Si la mort crut tromper leurs nobles espérances,
Ils en sont plus heureux, heureux de leurs souffrances ;
Tous les pleurs qu'ont versés ces fidèles amants,
Ils les retrouvent là, perles ou diamants.

Nous y verrons aussi meilleures et plus belles,
Epouses, filles, sœurs, et mille sœurs nouvelles,
Parmi les chérubins tous nos joyeux enfants,
Et nos bons vieux aïeux n'ayant plus que vingt ans.

Et nos pères diront, admirant leur ouvrage :
Dieu l'avait fait aimable, et moi je l'ai fait sage ;
Nos mères qui pour nous ont cessé de souffrir,
De souffrir dans ce monde et d'expier dans l'autre,
Qui, victimes toujours trop promptes à s'offrir,
Sur leur propre fardeau chargeant souvent le nôtre,
Le portèrent encore au-delà du tombeau,
L'épreuve étant finie, en leur sainte allégresse,
Nos mères trouveront le ciel encor plus beau,
Nous y voyant enfin rendus à leur tendresse.

Poète, dans vos vers vous rêviez ce bonheur,
Et ce rêve charmant, qui trompait la douleur
Eclose bien trop tôt dans votre âme candide,
Ce rêve est un rayon qui du ciel même vient.
On l'a dit avant nous : dans ce monde sordide,
L'homme est un dieu tombé, — toujours il s'en souvient.

Québec, mai 1881.